

L'épistolaire au temps du virtuel ou le non-lieu des émiles amoureux

Jean-François Plamondon
(Università di Bologna, Italia)

Abstract Does the practice of writing letters still exist? Are the mails we are sending each day in dozens replacing what we once called 'epistolary relations'? Are these ways of expressions the same by nature? This paper tries to see and understand what are the similarities and the differences between letters and mails as we have read them in two novels from young Quebec's authors and their novels: *Les lettres à Mademoiselle Brochu* from Maxime-Olivier Moutier edited in 1999 and *Iphigénie en Haute-ville* from François Blais published in 2006.

Sommaire 1 Lettres à mademoiselle Brochu. – 2 Iphigénie en Haute-ville. – 3 Espace et temps.

Keywords Matzneff. Blais. Moutier. E-mails. Émiles. Iphigénie. Érostrate. Épistolaire.

Dans le monde de la communication, le XX^{ème} siècle occidental commence sous le signe de la concurrence des technologies. On assiste au déclin de la télégraphie, à la montée de la téléphonie, à la naissance de la radio de Marconi et à la promotion d'autres moyens qui donnent l'impression que l'homme pourra enfin avoir une emprise sur le temps et l'espace dans son rapport aux autres. Cette impression de déjouer les contingences spatio-temporelles s'était déjà manifestée quelques siècles auparavant, alors que les pratiques épistolaires commencèrent à se démocratiser au point où les états crurent qu'il était d'intérêt public de créer des postes nationales.

D'une certaine manière, on pourrait dire que les siècles se suivent et se ressemblent, puisque le XXI^{ème} siècle s'ouvrirait aussi sur une concurrence des technologies de communication. L'informatique ne cessait d'agrandir sa part de marché au détriment des technologies auxquelles le XX^{ème} siècle nous avait habitués. Il suffit dorénavant de disposer d'un ordinateur (l'objet qui était pourtant le plus menacé, disait-on, avec le passage au troisième millénaire), pour capter de l'information en provenance de partout sur la terre, pour regarder un film, pour écouter un disque, pour télécharger un cours de langue, pour correspondre avec le gouvernement, pour échanger avec un être cher à distance, pour travailler à la maison; bref, l'ordinateur montre sa suprématie sur le téléphone, la télévision, la chaîne hi-fi, la bibliothèque etc. D'ailleurs, l'ordinateur portable est devenu un outil indispensable pour celui qui est appelé à se déplacer. Son bureau

virtuel peut ainsi le suivre à l'hôtel jusqu'à ce que vienne le moment de se donner à la sphère intime où il fera un Skype avec ses proches, paradoxalement éloignés par le déplacement, et enfin, lorsque lui viendront des pulsions lubriques, une panoplie d'aventures virtuelles s'offriront à lui.

Si l'ordinateur amène d'incontestables progrès, il modifie, dans la foulée, nos comportements. On ne se rend pas toujours compte à quel point la chose informatique multiplie quotidiennement nos contacts avec autrui. Le travail d'un professeur commence maintenant par la lecture quotidienne de ses courriels qui entrent par dizaines, courriels qui remplacent bien souvent des entretiens que deux personnes réelles auraient véritablement eus dans un espace aussi réel que physique. Certes, ces courriels n'ont bien souvent qu'un usage fonctionnel, mais ne pourrait-on pas imaginer qu'ils puissent un jour remplacer la lettre dans le roman épistolaire? Benoit Melançon, de l'Université de Montréal, refuse, «la lettre n'est jamais morte, elle est tout à fait différente de ce type de courrier» (Melançon 1996, 7). Pourtant, les écrivains, depuis quelques années, caressent le clavier de l'ordinateur et lui donne le rôle qu'avait la plume chez Madame de Merteuil. À titre d'exemple, Gabriel Matzneff a publié un premier recueil de courriels intitulé *Les Émiles de Gab la Rafale* (Matzneff 2010) composé de dizaines de courriels réels qui forment ce qu'il appelle un roman électronique. En 2014, il revenait avec ses *Nouveaux émiles de Gab la Rafale* (Matzneff 2014) portant une appellation générique différente, celle de *courrier électronique*. Intéressant déplacement, le courriel chez Matzneff serait dorénavant élevé au rang de genre littéraire. Cette nouvelle appellation est d'autant plus surprenante que l'auteur insistait auparavant sur la part romanesque du premier livre. Ayant correspondu un temps avec Matzneff, mes courriels trouvent réponse dans le second tome des émiles. Voici donc ce qu'il m'écrivait le 16 janvier 2011:

C'est en relisant le manuscrit des *Émiles de Gab la Rafale* avant de le remettre à l'éditeur que je fus frappé, et amusé, par le caractère romanesque de ce texte: comme dans le roman classique (Proust, *Les Démons* de Dostoïevski, etc.), un narrateur, un *io narrante* diraient les Italiens, et une foule de personnages fort divers qui gravitent autour de lui et finissent par constituer un véritable univers.

Vous pourriez m'objecter qu'on peut en dire autant de certaines correspondances (je pense aux lettres de deux de mes maîtres, Byron et Flaubert), et vous auriez raison. Sans doute aurais-je dû appeler mon livre «courrier électronique». Toutefois l'expression «roman électronique», pour la raison que je vous déroule ci-devant, me plaisait et, dans la vie, je finis toujours par faire ce qu'il me plaît.

Si dans ma préface je nomme Hervé Guibert, c'est parce que j'avais beaucoup d'affection pour lui (nous nous étions connus lorsque j'ai publié 'Les Moins de seize ans': il m'avait alors interviewé) et que je ne

perds jamais une occasion de nommer mes amis disparus; et puis, que Gallimard ait baptisé 'romans' deux tomes de ses Mémoires me semble un bon exemple de la liberté que nous avons aujourd'hui d'appeler 'romans' des ouvrages qui, à l'époque de Gide et de Martin du Gard, eussent été qualifiés d'une autre façon. (Matzneff 2014, 70-71)

Ainsi, les petites questions que je lui adressais en 2011 ont apparemment amené l'auteur à déplacer la fiction hors de l'organisation textuelle. Un peu à la manière d'un Rousseau dans la préface à sa *Nouvelle Héloïse*, Matzneff s'interroge sur le statut des lettres qu'il publie. Fictives ou réelles? Refusant de parler d'e-mails, il opte pour l'émile, mot de son cru qu'il définit ainsi:

L'émile, missive électronique, est un genre littéraire nouveau. Il succède au poulet, au billet, au pneumatique de jadis; il suit, tel un sismographe, les variations de l'humeur; passe en éclair de la colère à la joie, de la tendresse à la haine, du futile au sérieux, de l'enthousiasme au désenchantement. (Matzneff 2014, 4e couverture)

Au fil des pratiques littéraires, le critique réévalue et recontextualise ses écrits, ses hypothèses; il est clair qu'il n'est pas la seule instance à se repositionner, l'auteur met aussi en doute ses propres certitudes. Condillac voyait une différence entre la lettre et la missive. La première étant «un écrit par lequel on commerce avec une personne absente», la deuxième se définissant par le moyen avec lequel elle est transmise: «lettre qu'on envoie par un domestique ou un polisson» (Matzneff 2014, 7). Lettre ou ne pas lettre! Lettre sans être lettre, la missive se définit donc par la qualité de la main qui la remet à son destinataire. Ces quelques considérations illustrent bien que la relation épistolaire est forte d'une culture dont les investissements intimes livrent beaucoup plus que le seul message livré par le support. Pour Benoît Melançon, le courriel n'a rien de l'épistolaire. Sans doute a-t-il raison, mais nous chercherons à comprendre, dans ces quelques pages, précisément en quoi elle diffère de son rival virtuel. Évidemment, personne ne peut, à ce stade, imaginer les stratégies de communication que développeront les générations 'courriel'. Tout comme on ne saurait entrevoir quelles seront les technologies de demain qui faciliteront la mise en scène des passions en mode épistolaire virtuel. Dans le présent article, je m'appliquerai à comparer deux romans épistolaires de l'ultra-contemporanéité québécoise, afin de démontrer que la valeur d'un courriel n'a rien à envier à celle de la lettre; mais, à mon avis, l'émile ne sera jamais en mesure de déployer toute la présence humaine qui vient avec la lettre. C'est donc à l'aide des *Lettres à mademoiselle Brochu* de Maxime-Olivier Moutier, roman paru en 1999; et de *Iphigénie en haute-ville* de François Blais, publié une première fois en 2006, que je construirai mon propos.

1 Lettres à mademoiselle Brochu

Maxime-Olivier Moutier sous-titre son œuvre de ‘éléments pour une nouvelle esthétique de la crise amoureuse’. Le programme est vaste et le lecteur se laisse porter par une prose à la fois belle et dérangeante. Écrites avec la voix du quotidien, ces lettres composées sur papier sont envoyées régulièrement à une jeune femme qui ne daigne pas répondre. Ces misives sont en partie authentiques. À 25 ans, Maxime-Olivier Moutier sortait en effet d’une crise amoureuse qui l’a conduit à un internement et à une thérapie. D’une certaine manière, on peut lire ces lettres comme le prolongement de cette démarche. Voici comment il présente son livre:

J’ai écrit ces lettres alors que j’étais fou. À ce moment là, j’habitais seul, sur le boulevard Saint-Joseph. Assez seul pour n’avoir plus rien après quoi me cramponner. J’avais décidé de mettre en acte une vieille idée que je traînais depuis loin dans l’enfance. Celle de prendre une femme pour lui faire entendre tout ce que je me devais de faire entendre dans la vie. [...] J’étais fou et j’aurais fait absolument tout pour que cette fille, presque choisie au hasard, n’ait d’autre choix que de m’aimer.

[...]

J’ai donc travaillé. Comme pour tisser une toile entre elle et moi. Une toile où glisser, pour aller la rejoindre. (Moutier 1999, 7)

Considéré comme «l’un des plus brillants représentants de la nouvelle génération d’écrivains» (Bordeleau 1999, 7), Moutier donne à la fois une parole virile et intime aux hommes dans la littérature québécoise. Cette correspondance sera parfois crue par rapport à ce qu’on a l’habitude de lire au Québec. Certes, l’homme sera fragile et vulnérable, mais ses sentiments, de même que ses besoins, seront affirmés. De plus, Moutier ne se gêne pas pour composer avec les stéréotypes de la virilité. Il est mécanicien dans un garage et se permet de théoriser sur les films XXX; Rocco Siffredi étant le nec plus ultra, le grand seigneur de l’art pornographique. «Très classe, il accomplit son travail avec passion et conviction. Un exemple à suivre dans tous les domaines» (Moutier 1999, 186). Difficile à comprendre comment on puisse espérer charmer une femme en lui parlant d’automobiles et de pornographie, même si dans les deux cas les informations arrivent comme des aveux visant à mieux faire connaître l’individu qui écrit, comme si celui-ci voulait partager avec la femme qu’il a choisie tous ses secrets les plus intimes et tous les fantasmes qui animent son esprit de jeune homme en crise. Difficile aussi de savoir ce que contenaient exactement les lettres originales puisque, de son propre aveu, Moutier a retouché aux lettres afin de créer ce qu’il appelle du Romantic Gore.

J’ai beaucoup retravaillé l’écriture de ces lettres. Non pas par inhibition soudaine, mais parce que certaines d’entre elles étaient illisibles. Le tout

n'avait pas de sens. Comme maintenant, avec une fin qui ne finit pas de se poursuivre. J'ai reconstruit chacune de ces lettres, bien que j'en aie rigoureusement préservé la spontanéité, la panique et la maladresse. Le désir est le même. Il n'est alors plus vraiment question de la chose telle qu'elle fut au début, mais plutôt d'un livre. Un livre qui s'est écrit sans choix. (Moutier 1999, 10-11)

Le manque de choix est lié à la crise et si Moutier dut retoucher aux lettres «parce qu'elles étaient illisibles» cela explique peut-être aussi la raison pour laquelle Valentine Brochu ne lui répondra qu'une seule fois pendant les six semaines que dure cette crise épistolaire. C'est donc un roman monodique, toutes les lettres écrites partent dans la même direction et deviennent une forme de journal intime, en attente de se transformer en correspondance.

2 Iphigénie en Haute-ville

Comme pour le précédent roman, *Iphigénie en Haute-ville* dispose d'un sous-titre: 'roman à l'eau de rose'. Premier roman de François Blais, il fut remarqué par la critique tant pour son originalité que sa fraîcheur. Il fut en lice pour des prix littéraires québécois et retenu finaliste pour le Prix Senghor. L'histoire est assez simple. Lors d'une soirée bien arrosée, Érostrate aperçoit, dans les toilettes d'un bar de Québec, un graffiti qui lui propose d'appeler Iphigénie pour obtenir quelque faveur sexuelle. Érostrate, par un curieux hasard, retient le numéro de téléphone et décide, peu avant la fin de session d'hiver à l'Université Laval, d'appeler Iphigénie. Or, l'Iphigénie en question n'a rien d'une fille à laisser son numéro de téléphone dans les toilettes d'un bar malfamé de Québec. Au contraire, elle est encore pucelle, elle étudie la philosophie, elle déteste le monde en général, elle a une bien basse opinion de la société et voit dans les rapports humains un tissu de mensonges avec lequel elle sait se comporter, mais sans lequel elle se porterait beaucoup mieux. De plus, elle s'apprête à quitter Québec pour retourner passer l'été chez ses parents en Haute-Mauricie.

Mais Iphigénie n'est pas restée insensible au drôle d'individu qui l'a contactée. Dans les quelques mots qu'ils ont échangés, elle a retenu l'adresse électronique d'Érostrate et, dans un moment de faiblesse, elle se décide d'écrire un courriel à son hurluberlu. Ne sachant exactement de quoi l'entretenir et afin de connaître le potentiel intellectuel de son correspondant, Iphigénie donne l'amorce d'une histoire à construire. Érostrate se saisit de la proposition et s'applique à raconter un fabliau à partir des éléments proposés par Iphigénie. La réussite est totale, Iphigénie demande de nouvelles histoires et Érostrate fait de même.

Le roman de Blais est une histoire d'amour, et comme le dit le narra-

teur omniscient (aussi irrévérencieux que celui du Jacques de Diderot) «en conséquence, elle finira mal» (Blais 2009, 14). Sans connaître, sans jamais avoir vue Iphigénie, Érostrate tombe amoureux d'elle. Iphigénie ne peut supporter l'idée de changer la nature de leur relation, elle refuse de rencontrer son correspondant et elle refuse aussi de lui donner le numéro de téléphone de ses parents. Le virtuel est, pour elle, le nid de son affection. Pour Érostrate, la mémoire du graffiti revient le hanter, les courriels l'ont ouvert à une dimension inespérée, l'amour est né et doit se vivre de façon charnelle.

3 Espace et temps

À la lecture de nombreux textes théoriques sur l'épistolaire, on se rend compte que les chercheurs s'entendent sur un lieu commun: la lettre cherche à abolir la distance entre les individus. Jean-Paul Brighelli insiste à ce propos, la lettre «a pour fonction principale, nous l'avons déjà souligné, de raccourcir ou d'abolir, le temps d'une lecture, la distance et le temps» (Brighelli 2003, 13); Julien Harang écrit que la lettre «abolit les distances» (Harang 2002, 40). D'habitude critique, Régine Robin parlera du virtuel dans des termes qui nous ramènent à l'épistolaire: «Le virtuel, on l'a assez dit et écrit, a tendance à abolir l'espace et le temps» (Robin 1997, 260). Or, les deux romans dont je viens de résumer la trame narrative ne donnent pas l'impression que le temps et la distance s'abolissent par la lettre. Tout au contraire, les deux protagonistes masculins ressentent le manque. La lettre crée la distance, crée l'absence là où elle pèse le plus lourd. Maxime-Olivier Moutier commence ainsi sa production épistolaire:

À défaut de t'avoir tout simplement là devant moi, assise de l'autre coté de la table, sous la fenêtre enneigée. À défaut de bien vouloir faire grimper le compte de l'interurbain qui nous sépare, à défaut de s'en priver, à défaut de pouvoir te parler comme si tu pouvais me répondre instantanément. À défaut d'être totalement heureux, à défaut d'être dingue, je t'écris. (Moutier 1999, 13)

Un mois plus tard et 120 pages plus loin, il écrit:

Sache que je suis prêt à m'acheter une voiture, deux même, pour aller te voir. [...] je suis tout disposé à acheter une auto, un ski-doo, un parachute et un sous-marin pour aller te voir trois fois par semaine. Pour t'aider à terminer tes fins de session. Soutenir le moral de Valentine. La consoler de tous ces petits riens qui la font trembler. Être là, à lui faire du café au lait de soja, les soirs où l'envie de pleurer lui prend. (Moutier 1999, 130)

La lettre manuscrite a tout fait, sauf combler la distance entre les deux protagonistes. Il est vrai toutefois que le livre de Moutier répond davantage au modèle des *Lettres portugaises*, qu'au modèle des lettres de la *Nouvelle Héloïse*. En ce sens, il s'agit d'un récit monodique et l'absence de l'autre, comme l'absence de réponse accable le personnage. Il ne faut jamais avoir été séparé d'un être cher pour imaginer que la lettre, virtuelle ou non, abolit la distance et le temps. Porteuse d'un projet commun, elle marque la distance tout en étant animée d'une volonté empathique concrète. Elle est lue et répondue dans un échange, dont le rythme contribue au projet relationnel des correspondants. Ce qui est vrai ici pour la lettre, l'est tout autant pour le courriel. Iphigénie s'excusera d'ailleurs du retard qu'elle mit à répondre à Érostrate. Le rythme dans une correspondance est souvent le moteur de la relation. Le temps doit donc être pensé non seulement en fonction de la spécificité interne à la lettre, mais surtout en fonction du rythme des échanges.

Si l'absence de réponse chez Moutier pèse sur le moral du narrateur et rend le silence insupportable, le personnage de Blais, Érostrate, ne vit pas la même situation. Le roman est polyphonique, Érostrate et Iphigénie se répondent de façon boulimique. Même s'il n'a jamais vu Iphigénie, Érostrate «découvre avec stupeur qu'il est possible du désir (oui, du désir) pour une fille dont on ignore de quoi elle peut bien avoir l'air» (Blais 2009, 30-31). C'est aussi ce qu'a vu Vincent Kaufmann en lisant les lettres partagées entre Kafka et sa fiancée Felice. «Pour que la magie unifiante de l'épistolaire fonctionne, il faut que Felice commence par n'être presque rien» (Kaufmann 1990, 13). Il n'est donc pas impossible que le courriel puisse rapprocher les esprits, à l'instar de la lettre. Paradoxalement, il crée aussi le manque de l'autre, il livre une intimité qui demande à une autre intimité, de s'ouvrir à l'accueil de l'autre. Le courriel procéderait ainsi d'une double dynamique: celle de l'ouverture et celle de la création. Pour Érostrate l'intimité arrive par les courriels qui créent un espace de partage où les deux protagonistes entrent en communion. Ce n'est donc pas la distance qui est abolie, au contraire, l'absence de l'autre pèse lourd sur l'épistolier. Mais la relation qui s'établit entre les deux correspondants est un projet désiré et c'est cette connivence de deux êtres qui donne l'impression de proximité. La lettre porte ainsi l'ailleurs en elle et l'apporte à l'ici, comme un élément extérieur qui rendrait visite à mon intérieur. Il en faut bien peu pour poursuivre la métaphore filée vers une pénétration virtuelle.

Accuserait-on un romantisme étrange d'être responsable d'un lieu commun dans la classe universitaire, à savoir que le courriel serait une expression moins soutenue, moins personnelle que la lettre manuscrite? À lire les critiques, on a parfois l'impression en effet que le vingt et unième siècle n'amènerait pratiquement que des relations épistolaires dépourvues de sentiments. Brighelli écrit à ce titre que «les e-mails les mieux conçus [...] manquent de cette matérialité de la lettre qui porte souvent une charge

sentimentale et incite à garder les lettres reçues dans quelque tiroir secret d'un secrétaire oublié» (Brighelli 2003, 22). Les courriels d'Iphigénie et Érostrate portent incontestablement une charge sentimentale et sans doute sont-ils ensuite conservés sur quelque clé USB qui sera oubliée dans le fond d'un tiroir, exactement comme une lettre manuscrite. Pour Vincent Kaufmann, l'épistolaire est un «non-lieu», il ajoute même que la «lettre éloigne de tout lieu. Elle vide l'espace de tout ce qui la rendrait partageable» (Kaufmann 1990, 19). Nous ne pourrions pas être plus en désaccord. Ce que nous observons ici est à l'opposé de ce qu'écrit l'auteur de *L'équivoque épistolaire*. Si la relation épistolaire vit de la distance qui désunit les deux épistoliers, elle crée par ailleurs un lieu anthropologique qui est la relation elle-même. La lettre n'est pas un non-lieu, au contraire comme tout lieu de ce type elle donne une origine à l'épistolier, elle est expression originelle et comme le lieu anthropologique, elle donne l'identité à celui qui s'y est déposé. En ce sens, la lettre est habitée dans la permanence, elle s'ancre dans l'espace, on pourrait même dire par une homonymie qu'elle s'*encre* ou qu'elle est *encrage* afin de souligner le caractère manuscrit de la lettre, elle qui garde la mémoire, dans le liquide déposé sur le papier, la présence d'ego qu'alter peut désormais caresser de ses doigts. Ce n'est pas l'épistolaire qui est un non-lieu, c'est le courriel qui ne porte pas cette charge émotive émergeant de la calligraphie, telle une présence au monde, une manière de se présenter. De même, le courriel ne recueille pas le baiser déposé comme une signature, il n'embaume aucunement du parfum laissé par le revers du poignet qui balayait le papier au fur et à mesure que les émotions se répandaient au bout d'une plume soigneusement choisie. Le courriel est un non-lieu aussi parce que l'humain ne peut investir l'espace virtuel de sa personne. En revanche, le non-lieu porte aussi en lui le projet de réunir par la pensée deux êtres qui se cherchent. Ainsi, le virtuel n'est peut-être pas aussi dépourvu de sens et de sentiments humains que les esprits bien pensants semblent croire. Philippe Quéau, certainement un des plus grands penseurs du virtuel, rappelle justement que les frontières entre réalité et virtualité ne sont pas aussi étanches qu'on voudrait bien le croire.

Le mot 'virtuel' vient du latin *virtus*, qui signifie force, énergie, impulsion initiale. Les mots 'vis', la force, et 'vir', l'homme, lui sont apparentés. Ainsi la *virtus* n'est pas une illusion ou un fantasme, ou encore une simple éventualité, rejetée dans les limbes du possible. Elle est bien réelle et en acte. La *virtus* agit fondamentalement. Elle est à la fois la cause initiale en vertu de laquelle l'effet existe mais aussi ce par quoi la cause continue de rester présente virtuellement dans l'effet. Le virtuel n'est donc ni irréel ou potentiel: le virtuel est dans l'ordre du réel. (Quéau 1993, 26)

Le virtuel, chez Iphigénie et Érostrate, construit la réalité et la réalité attend d'être nourrie par le virtuel pour se réaliser. En ce sens, il me semble que la lettre sur support papier et la lettre virtuelle remplissent la même fonction empathique. Il faut être aveugle pour ne pas voir le pouvoir de cette réalité que nous construit le virtuel. Le non-lieu prendrait possession du destin des humains et on a sans doute tendance à sous-estimer sa capacité à créer des histoires de vie. Par le virtuel, Iphigénie éprouve le plaisir d'une relation qu'elle croit humaine, une relation qui la comble, parce que la misanthrope qu'elle est la pousse à rester en marge de la société. Les rapports humains reposent sur le mensonge et l'imposture, elle n'y croit pas. Portée par la prose d'Érostrate, elle prend goût à la vie, mais refuse d'y participer pleinement. Blais pointe un malaise, me semble-t-il, grandissant avec l'invasion du virtuel dans nos vies. Tout, désormais, se dématérialise en virtuel et les sentiments tentent de donner du sens au non-lieu, alors que, paradoxalement, le soupçon philosophique de la fin du XXème siècle a cherché à vider de son sens le lieu anthropologique. Nous sommes peut-être arrivés véritablement à l'homme-machine que La Mettrie annonçait au dix-huitième siècle. Si le virtuel est dans l'ordre du réel, pour reprendre les mots de Quéau et s'il porte en lui l'essence d'une réalisation, cette réalisation devra aboutir dans le champ du réel. Érostrate se rend bien compte que le virtuel l'a amené à tomber amoureux. Et face au refus d'Iphigénie de le rencontrer, Érostrate décide de rompre; l'absence pour lui, comme pour le Maxime-Olivier des *Lettres à Mademoiselle Brochu*, est dévastatrice.

Ton ami, moi? Pfff! Un jeu vidéo, un délassement, une manière de diversion à ta petite vie plate, c'est ce que je suis pour toi. Avoue-le donc. Ami: tu parles de cette créature sur laquelle on peut toujours compter, chez laquelle on peut toujours débarquer n'importe quand sans jamais déranger, dont la présence ne nous indispose jamais? Dis-le donc que la seule place que je puisse espérer dans ta vie c'est sur cet écran où tu peux me faire fermer la gueule à loisir en cliquant sur le petit x. Eh bien, elle ne me convient pas cette place, je la refuse. (Blais 2009, 184)

Ce qu'Érostrate tente d'accomplir c'est de sortir Iphigénie de sa vie virtuelle pour l'amener à partager le réel avec lui. Mais Iphigénie est confortablement assise devant l'écran qui lui livre une expérience réelle, quoique vécue dans la froideur du non-lieu. Sa relation avec Érostrate lui plaît bien comme elle est, la modifier c'est la mettre en péril. Érostrate veut sortir de la boîte qui l'enferme de la même manière que le personnage-narrateur Maxime-Olivier veut sortir du papier. Si le lecteur ne dispose pas des réponses de Mademoiselle Brochu, il a accès en revanche aux impressions et émotions d'Iphigénie pour qui, l'arrivée du Érostrate de chair incarne la fin de l'Érostrate de la relation et il semble que ce soit la relation qu'Iphigénie

cherche à protéger. Mais il ne faut pas croire pour autant qu'Iphigénie est indifférente à cette relation amicale et que c'est la raison pour laquelle elle refuse de le rencontrer, le narrateur omniscient donne au lecteur la possibilité de lire le journal intime d'Iphigénie dans lequel on retrouve une lettre touchante adressée à Érostrate, lettre qu'elle ne lui enverra jamais. Elle poursuit la métaphore lancée par Érostrate où l'ordinateur est anthropomorphisé. La boîte devient virtuellement le corps de femme hybride, où l'extérieur conquiert l'intérieur pénétrant ainsi l'intimité.

Être de mauvaise foi, je pourrais facilement dire que ce n'est que par ennui [...] que je t'ai laissé entrer dans mon compte Hotmail. Mais je vais être franche [...] et avouer que si tu as pu entrer c'est qu'il y avait un petit trou par lequel entrer (en moi, pas dans mon compte hotmail, tu me suis?) [...] Je dois dire qu'il arrivait à l'occasion que par ce petit trou le froid du dehors s'infilte, que le vent s'engouffre et me fasse grelotter et aussi me fasse couler les yeux. Et puis là, toi. Tu t'insinues dans le petit trou, le colmates par ta présence et le vent soudain cesse de s'y engouffrer. [...] Et comme il était minuscule ce trou, tu l'agrandis, y prends tes aises si bien qu'il finit par épouser ton contour et c'est là que tu disparais [...] tu laisses en partant le trou tout agrandi et le vent qui jadis ne s'engouffrait en moi que sous forme d'un petit courant d'air entre maintenant par bourrasques. L'hiver partout dans moi, la Sibérie, aucun recoin pas exposé. (Blais 2009, 192-193)

Rupture réelle d'un amour virtuel, Iphigénie possède maintenant ce que Moutier appelle les éléments pour une nouvelle esthétique de la crise amoureuse. Il est frappant de voir dans cette longue citation les effets de la présence virtuelle dans l'imaginaire du vécu. Iphigénie aurait peut-être atteint cette identité cyborg dont parle Donna Haraway, c'est à dire un «organisme cybernétique, un hybride de machine et d'organisme, une créature qui a à la fois une réalité sociale et une vérité de fiction» (cf. Robin 1997, 255). Quoi qu'il en soit, l'expérience vécue dans le non-lieu se concrétise par la crise inscrite dans un véritable lieu anthropologique: le journal intime refermé sur lui, loin de la communion des esprits qu'avaient provoqué les courriels. Cette trame narrative rejoint me semble-t-il une distinction que le philosophe François Jullien fait entre l'amour et l'intime: «l'amour est exclamatif, superlatif, mais lui, l'intime, vit du retrait et se tait» (Jullien 2013, 203). On a l'impression qu'Iphigénie protège en fait l'intimité au détriment d'un amour qu'elle sacrifie.

Ce que l'épistolaire d'hier et d'aujourd'hui parviennent à créer c'est de l'intimité dans la distance. Comme le propose encore François Jullien:

De quelque nature qu'elle soit, une séparation ne détruit pas l'intime. Car l'intime n'est pas de contact (coudolement), mais d'intériorité, ou

plutôt d'un 'plus intérieur que l'intérieur'. C'est pourquoi il n'exige pas la présence, peut se développer dans l'absence. Dans l'absence, on peut rester 'auprès'. (Jullien 2013, 141)

Le courriel est-il la dématérialisation de la lettre? Il est certainement la lettre d'une autre époque, d'une autre culture. En lui, l'absence de matière prive de la jouissance d'un des cinq sens, le toucher. L'absent est également matériellement absent du message, il n'a jamais touché l'écran du lecteur, les lettres qui apparaissent dans un écran et qui imitent le papier. Il reste auprès du lieu anthropologique sans jamais y entrer, comme Moïse, il ne fait que montrer le chemin sans avoir droit d'entrer sur la terre promise.

Bibliographie

- Blais, François [2006] (2009). *Iphigénie en Haute-ville*. Québec: L'instant-même.
- Bordeleau, Francine (1999). «L'Effet Moutier». *Lettres québécoises*, 96, 7-9.
- Brighelli, Jean-Paul (2003). *L'épistolaire*. Paris: Magnard.
- Harang, Julien (2002). *Le genre épistolaire*. Paris: Hatier.
- Jullien, François (2013). *De l'intime. Loin du bruyant amour*. Paris: Grasset.
- Kaufmann, Vincent (1990). *L'équivoque épistolaire*. Paris: Minuit.
- Matzneff, Gabriel (2010). *Les Émiles de Gab la Rafale. Roman électronique*. Paris: Léo Scheer.
- Matzneff, Gabriel (2014). *Les Nouveaux émiles de Gab la Rafale. Courrier électronique*. Paris: Léo Scheer.
- Melançon, Benoit (1996). *Sévigé@Internet. Remarques sur le courrier électronique et la lettre*. Montréal: Fides et Benoit Melançon.
- Moutier, Maxime-Olivier (1999). *Les Lettres à mademoiselle Brochu*. Montréal: L'effet pourpre.
- Quéau, Philippe (1993). *Le Virtuel: vertus et vertiges*. Seyssel: Champ Vallon.
- Robin, Régine (1997). *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*. Montréal: XYZ.

